CATHERINE MONNEY ET L'ATELIER DE LA FEMME SAUVAGE

On aurait pu l'appeler la femme aux yeux fermés. Comme pour mieux se voir. Ou pouvoir s'écouter…

Quand elle crée, Catherine Monney sait que ce qui passe par elle ne lui appartient pas. Elle danse, se met en contact avec son monde du dedans, se rappelle à la lignée des hommes et des femmes qui depuis des millénaires parcourent l'aventure de la Vie sur la Terre. Sa danse la relie à cet astre-planète accroché à l'infini de l'univers. Elle, femme sauvage, elle danse. Elle ferme les yeux, entrant en contact avec ce flux intérieur jaillissant des profondeurs. Elle se laisse faire, accompagnant de son geste créateur des élans imperceptibles cherchant place dans la matière. Elle laisse faire.

Catherine Monney est une artiste singulière. De son féminin concave, elle capte, ressent. Elle semble se laisser habiter par des mondes invisibles transcendant le temps du passé au présent, du présent à l'avenir. Elle semble traverser le voile pour entrer en contact avec ce qui ne se voit pas : le monde des âmes et des pensées secrètes, le monde des êtres et entités discrètes venus d'autres univers.

Inspirée, elle assemble les matériaux, concilie les contraires, habille l'air et laisse venir ce qui cherche à s'exprimer. Ses personnages, jaillis de la terre tout autant que tombés du ciel, ont chacun leur histoire. Fascinants parce que vivants, ils viennent sans invitation à la rencontre de l'artiste. Je ne sais pas ce qu'ils se racontent. Peut-être ne se disent-ils rien. Cependant de ce contact entre elle et eux naîssent des personnages. Des femmes. Des hommes. Mélange de fer, de tissus, de papiers, de mousse, de troncs, de plumes, de vent. Ils naissent de ses mains et prennent place dans son atelier.

Pour atteindre l'atelier de Catherine Monney, il faut monter. Ouvert sur le ciel et la campagne avoisinante, il est posé au sommet de sa maison, sous le toit, grenier au trésor des rêveries d'antan. Les personnages auxquels elle a donné naissance vivent là. Ils attendent. Ils attendent, accompagnés de leur ombre, reflet de leurs silhouettes à la lumière des projecteurs, que Catherine les invite à une exposition. Ils attendent quelqu'un qui passerait par là pour tomber. Amoureux ou stupéfait. Curieux de faire mieux connaissance et d'emporter avec lui une œuvre de l'artiste. On dit aussi qu'ils ne sont pas les seuls à attendre. On raconte que dans les poutres du grenier magique attendent également celles et ceux que n'ont pas encore eu la chance de passer par les mains de la femme aux yeux fermés. Ils sont là, cachés dans le bois, venus d'ici et d'ailleurs pour, quand leur tour viendra, sauter dans l'espace et le temps et entrer dans cet art brut de l'atelier de la femme sauvage.

D'un autre ordre sont les mobiles de Catherine. Suspendus dans l'air, un peu comme elle, ils relient le ciel et la terre dans un jeu d'équilibre et de lumière. Echappant à l'ancrage des personnage, ils invitent à la légèreté et au plasir de se sentir voler. Assemblage de fer et de verre, ils ont des formes enfantines, joyeuses, simples et subtiles. Ils aèrent et habillent l'espace, aidant sans doute l'énergie à circuler et participent ainsi à la fluidité et au mouvement de la vie

Si Catherine crée, il faudrait aussi l'entendre créer. Entendre le silence et l'inspiration vagabonde. Entendre le bruit des matériaux qui cherchent à s'assembler. Ce pourrait être un bruit de vestiaire d'opéra tout autant que de noces champêtres où dansent les bûcherons. Puis il faudrait également l'entendre raconter. Dire comment blessures et marques du passé, mémoires et souvenirs d'intensité viennent à son contact pour l'accompagner dans son travail. Alors, elle peut nous dire que l'une ou l'autre de ces œuvres reflètent des histoires vécues. Que ces personnages ont des choses à dire, des sensations à offrir. Que ces mobiles annoncent l'avenir, qu'ils allègent et verticalisent.

Et voilà que déjà, femme sauvage aux yeux fermés, elle se remet en transe, elle entre dans la danse.

Neyruz, août 2009 Frédéric Leuba

.